

L'arroi en dérouté

Pierre Ouellet

Numéro 187, novembre–décembre 2002

Le désarroi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17099ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet, P. (2002). L'arroi en dérouté. *Spirale*, (187), 17–18.



L'ARROI EN DÉROUTE

LA VIE est un arroi. Une traîne derrière soi, une charge à porter. On ne va pas seul à l'insensé, comme certains le croient, on s'y lance accompagné... par ses fantômes, ses spectres familiers, ses revenants de loin, de l'inconnu, de l'étranger, ses mânes, ses lares et ses pénates, toute cette trainée de morts-vivants dont on garde la charge durant toute sa vie. On ne va nulle part — pas même au diable et à la mort — sans cet intime compagnonnage : ses proches qui s'éloignent, du même pas que soi, son prochain même, compagnon de misère et d'infortune, l'équipage complet de ses disparus, le grand cortège de ses amours défuntes, qui se survivent dans le souvenir, le lourd convoi de ses gisants de toujours, dont on a la garde à vie, deuilants et endeuillés d'un grand Absent qu'on prend chaque fois pour sa propre absence, vers quoi l'on va ou bien retourne... pour se réconcilier, une fois pour toutes, avec sa propre vanité, sa nullité, sa nudité, dans la nostalgie de ce grand calme universel où rien n'était encore, ni soi ni autre, ni vie ni mort, ni Dieu ni Diable. Dans l'entre-deux où va et vient comme dans des limbes sans fin la procession des morts et des mortels inséparables, indistinguables, où l'on se glisse soi-même comme être humain, espèce vivante et survivante qui fixe les lointains comme si c'était un mur, un ciel et un enfer, un grand désert debout vers quoi l'on court au ralenti, dans le désarroi le plus total.

Dans le défilé des êtres qui se défilent devant la vie et devant l'être, préférant *déviivre*, *désêtre*, dévier de leur voie, dériver en rêve, dévoyés d'eux-mêmes, renvoyés de leur vie, là même où on les suit et les poursuit, dans l'insensé au sein duquel on leur sert à son tour d'arroi, veillant leur mémoire dans le noir que l'on broie, en une longue, pénible, inextinguible mélancolie, gardant leur troupeau d'un œil fixe mais trouble, grand ouvert sur l'horizon que leur disparition creuse devant ses pas comme dans ses yeux, telle une absence de direction, un sens en creux, où l'on tombe parmi ce qui n'est plus, comme s'il n'avait jamais été, improbable farandole des gisants agités, des dormants animés, dont sa vue éblouie monte la garde et son pas gourde forme la suite, grand arroi désarroyé où l'on partage avec la foule des ébranlés les égarements, les grands écarts et les embardées, seules traces qui restent de l'invivable communauté de revenants et de survenants que nous formons en tant qu'humanité, spécimens mortels d'une espèce en voie d'extinction, survivant à elle-même dès lors que les plus mortels d'entre nous acceptent d'y prendre garde, d'en assurer l'in vraisemblable sauvegarde dans leur mémoire la plus déviante, dans leurs rêves les plus déraillés. On en garde le souvenir, d'abord, au plus profond de soi, pour pouvoir faire face puis faire dos à son passé, et on en garde la responsabilité devant les autres, pour pouvoir envisager puis dévisager l'avenir, la

mémoire et le rêve étant à chacun l'arroi d'images et de mots qui l'arrime à la terre, lui donne son poids de chair, sa gravité de corps terrestre, mortel, comme sont les souvenirs et les désirs devenus remords, angoisses, rappels et attentes du pire : l'avenir qui manque, le passé en trop, le présent grevé d'absences, tout ce qui pèse et presse.

Le désarroi nous libère d'une telle charge et d'un tel poids : celui du Sens à donner à sa vie, d'un Ordre à imposer au monde, d'une Loi à trouver dans le chaos de son existence. Mais il nous jette en même temps au plus bas, comme si cette liberté nous pesait à son tour : nous tombons avec le sens qui s'absente, nous chutons dans le désordre où nous laisse le retrait de toute ordonnance, nous plongeons dans le tumulte qu'aucune loi désormais ne contraint ni ne réprime. On est libre devant les vastes étendues que le non-sens dégage devant soi, face aux grandes plages d'avenir désert que l'absence de projets ouvre devant ses pas, vis-à-vis l'infini chaotique d'une vie qui fuit enfin l'ordre fini où l'enferme la loi censée la gouverner, le destin supposé la former. On est libre et on ne le supporte pas : on *tombe*, avec tout ce qu'on ne peut plus porter ni supporter, dans ces espaces de liberté, temps libre, champ libre, air libre où tout ce qui fait fond et donne forme à l'existence se retire pour que nous voyions et sentions au plus près, d'un œil neuf mais pris de vertige, d'un pas leste mais en déséquilibre, le vide sur quoi repose et en quoi tient une vraie vie d'homme ou de femme, libres de tout ce qui les attachait encore aux causes et aux buts qu'on ajoute à l'être pour le remplir de Sens, le lester de propriétés dont il ne demande qu'à se débarrasser, comme de son propre poids, excédentaire par rapport à l'extrême légèreté de l'air où il aime flotter et graviter, *en chute libre*, comme on dit — en chute, oui, mais libre, comme les poissons dans l'eau... comme eux « noyé » mais comme eux « coulant » entre les courants et les contre-courants, nageant et surnageant, vivant et survivant dans le désordre des flux et des reflux, porté par des vagues de fond secret et des raz-de-marée-basse qui l'emportent plus loin qu'il n'aura jamais été, parce qu'on dirait que c'est là d'où il vient, à quoi il revient comme à plus ancien que soi, à son état d'avant, non encore humain mais s'humanisant déjà en s'immunisant contre l'Homme, créant l'Histoire, chassant de lui le déshumain, où il replonge désormais pour mieux se retrouver, se découvrir comme il n'a jamais été, plus nu que la nudité elle-même, poisson sans écailles qui nous glisse des mains.

Vue d'en bas

Il n'y a pas de cure au trouble dans lequel nous jette cette découverte ou cette dénudation : un pas

sans route, un regard sans objet, une mémoire sans souvenir ou un rêve sans désir, une pensée sans aucun sens qui l'oriente dans une tête sinon dans le monde, aussi obscurs l'un que l'autre. Pas de cure, mais une curatelle sans fin, une mise en tutelle de tout son être, une prise en charge par le désêtre, qui prend soin de soi, désormais, qui a cure de soi dans la déroute elle-même, veillant au déraillement, soignant non tant le mal chronique d'être sans rien, comme mort, mais l'œuvre elle-même du désarroiement, l'œuvre vive du dévoiement le plus total, dans lequel on survit infiniment à la perte du sens... à la perte de soi. Un deuil de l'être, que le désêtre veille jour et nuit comme si c'était son frère, son frère jumeau enfin reconnu, son frère de peine et de misère : on s'allonge sur le lit de sa vie, incapable de s'y redresser, mais une ombre vigilante à son chevet nous prend la main de temps en temps pour nous aider à franchir dans nos pensées mal réveillées les zones d'ombres les plus denses, qu'elle connaît de fond en comble, comme si elle les avait engendrées. Le psychanalyste Pierre Fedida écrit que l'analyse — cette « dissolution » (du grec *analusis*) qui ne résout rien mais nous plonge tel un corps soluble dans les eaux troubles de notre vie, où nous nous fondons littéralement, pour reprendre forme à partir de ce tréfonds, de cet arrière-fond infiniment troué — consiste à « *exhumer un déshumain avant de pouvoir l'inhumer dans une sépulture psychique* » : on se désenfouit de sa vie, cette terre meuble qu'on porte sur ses épaules et sur son dos de son vivant, avant l'humus qui nous pèsera éternellement, pour se réenfouir dans sa propre tête ou dans son âme, traversées de souffles et d'airs, de mots, d'images, de souvenirs vides et de désirs en creux, de sons et de couleurs sans nom, de sens insignifiants où l'essentiel désarroi qui nous habite se vit pleinement, s'extériorisant en une dernière demeure, s'exprimant en un dernier soupir, vaste et sans cloison, parce que sans orientation ni direction, sans aucun sens ni contre-sens, espace psychique sans fin ni commencement où l'on peut se perdre à l'infini, sans crainte qu'on nous retrouve, nous rattrape, nous ramène à nous.

Le désarroi lui-même ou ce qu'on appelle la dépression — qui nous enlève le poids de notre humanité, de cet être d'ordre et de sens qui nous presse et nous oppresse, de cet arroi de rêves et de regrets qui fait l'être humain et rien qu'humain — sont déjà et à jamais, avant et après toute analyse au sens propre, une « dis-solution » ou une solution *autre* au problème de la vie ou au puzzle du monde, qui est d'accepter sa dispersion, sa fragmentation à l'infini, où aucune pièce ne se lie à aucune autre dans un arrangement global ou un enchaînement causal dont pourrait surgir une image unique, un Sens ou un Ordre, une cohérence quelconque qui donne une vue d'ensemble sur ce



Étude pour un tryptique de Edmund Alleyn, 2002



Daniel Roussel

qu'on est et ce qui est. Le désarroi est une vue d'en bas, par le menu, par le détail insignifiant, qui nous révèle dans l'infime l'insensé même où l'on vit, le vide où l'on se débat. Ce n'est donc pas une vision globale, qui voit tout à vol d'oiseau, sans y toucher ni le sentir, depuis la distance et la hauteur d'une pure contemplation, béate d'étonnement, mais la vie mêlée à la vue si intimement qu'elle s'y confond et la confond, la trouble, la brouille, collée qu'elle est à un vécu dont elle ne peut se distancier par une idée, un concept ou une catégorie, rien n'y étant reconnaissable ou identifiable, comme dans le tas de pièces multicolores d'un puzzle qu'on jette sur la table où elles s'em mêlent aussitôt, en un indébrouillable encombrement, débordant de partout, tombant de tous les côtés, jonchant le plancher.

Le désarroi est une analyse, déjà, qui défie toute analyse, car il est depuis toujours une *écriture* — même muette, amuie, mutique, informe parce que dissoute — qui soupèse la gravité et surprend la démesure de notre présence au monde et de notre absence à nous-même, où c'est une béance absolue qui se révèle d'un coup, une ouverture sans fin comme une blessure sans cause, une déchirure sans raison, une faille sans fond qui se découvre tel un nouveau territoire de liberté, qu'on ne peut conquérir ni investir qu'en s'y perdant et perdant tout, y compris le sens de cette soudaine libération qui nous arrive comme un accident, alors que c'est l'essence de l'homme d'être désarroyé, « désarreié » de lui-même, comme dit l'ancien français, « désarrangé » bien plus que « dérangé », soumis au désordre universel dont il participe bien plus qu'à l'Ordre artificiel qu'il tente de s'imposer. L'humanité tombe

d'elle-même à tout moment parce que l'homme désarçonne tout ce qui tente de le monter, y compris l'Homme, qui chute de soi à tout bout de champ, déchoit de lui-même à chaque époque de son histoire pour avoir voulu se surmonter, se dompter, se dresser... se dresser comme un seul Homme au-dessus de sa propre animalité, sur le dos nu de sa propre sauvagerie, qui est en même temps sa grande fragilité. Il n'est pas question de l'en relever, par quelque cure miraculeuse, mais d'écrire, de peindre, de rythmer ou de danser le mouvement de cette chute dans ses moindres détails, même les plus insignifiants, pour que cette déflation de l'être soit vécue au plus profond, dans un éblouissement et un emportement qui la transmue en une extase ou un élan, une authentique *enthousiasis* : une sortie de soi, par une « inspiration » désormais renversée, comme si on était aspiré par le monde, inspiré par cette immensité vide comme une outre ou un poumon, un gouffre gonflé de vents, de vanités et de buées, lieu sans fond d'un éternel transport, d'une interminable métaphore que le poème seul peut filer jusqu'au bout, au plus près de l'allant propre au désarroi, de son tout-venant, de sa déchéance, de son échéance, de sa « chéance » au sens fort, qui est « cadence » aussi — du latin *cadere* (« tomber », « chuter »), étymon lointain du verbe *choir* —, *coda* sans fin du chant et de la danse qui accompagne de son arroi d'images et de mots la mouvance désarroyante de toute vie.

Tombeaux vivants

Écrire le désarroi, porter la charge de l'insupportable liberté qu'il donne comme s'il s'agissait du

corps tombé de haut de notre propre humanité, reviendrait donc à cela : exhumer le déshumain pour lui donner une sépulture dans la Parole, dans cette vie seconde où il survive au silence dans le fond duquel il s'est terré, noyé, immergé ou enterré, en un deuxième souffle, une autre inspiration, une respiration de l'âme par-dessus celle des bronches et des poumons, qui ravive les cendres où nous nous consumons, humains s'inhumanisant à vue d'œil devant l'insupportable image de l'Homme que leur Histoire projette, ombre portée qui pèse et presse au point qu'il devient plus facile de quitter le genre humain que de le réformer pour pouvoir rien qu'une seconde s'en délester. Le grand arroi des morts et des mortels qu'on traîne par-dessus soi, cette sarabande d'aveugles dont nous formons la tête énucléée, la plus frappée de cécité — qui touche à ses pensées les plus lucides —, comme Bruegel en a peint la parabole avant celle de la chute d'Icare, nous pousse au désarroi le plus total : on tombe dans le précipice qui s'ouvre sur son passé et se referme sur son avenir, attiré au fond de soi où *tant d'autres* gisent et reposent mais sans paix, dans une agitation extrême de l'âme qui donne le vertige. Écrire le désarroi, c'est entendre le bruit de cette chute dans chaque mot et chaque phrase qu'on porte sur le papier, c'est en sentir le mouvement dans la moindre inflexion de sa propre voix, en observer la courbe parabolique jusque dans la précipitation même de ses pensées les plus insensées. Écrire le désarroi, c'est *écrire*.

PIERRE OUELLET

1. « Dépression et création », dans *Le Magazine littéraire* (« La dépression : de la mélancolie à la fatigue d'être soi »), n° 411, juillet-août 2002, p. 28.